

LIVRES D'ÉTÉ

VENDREDI 16 JUILLET 2004

LITTÉRATURES

Démosthène Kourtovik. Alexis Stamatias. Des romans pour revisiter l'Histoire.

page III

NOS SÉRIES D'ÉTÉ

Erri De Luca et les sommets himalayens. Philippe Sollers : « Une Saison en enfer », d'Arthur Rimbaud ; Chantal Thomas : « Claudine à l'école », de Colette.

pages IV, V et VII

LIVRES DE POCHE

Les contes arabes des « Mille et Une Nuits ». André Gorz. Patrick Pharo.

page VI

MOTS DE FRANCE

ARLES ET LA PROVENCE

Nombreux sont les gens de lettres à avoir choisi, ces dernières années, le Sud et ses couleurs. Qualité de vie, initiatives culturelles en tout genre ont fait de ce coin de Provence une dynamique terre d'édition

page II

Une littérature née du Vietnam

C'est d'abord comme acteur, au contact des textes des autres, que le romancier américain Robert Olen Butler a commencé son éducation littéraire. Mais c'est le conflit vietnamien qui l'a déterminé à devenir écrivain. Avec « Mr Spaceman », son dernier roman, il flirte avec la science-fiction

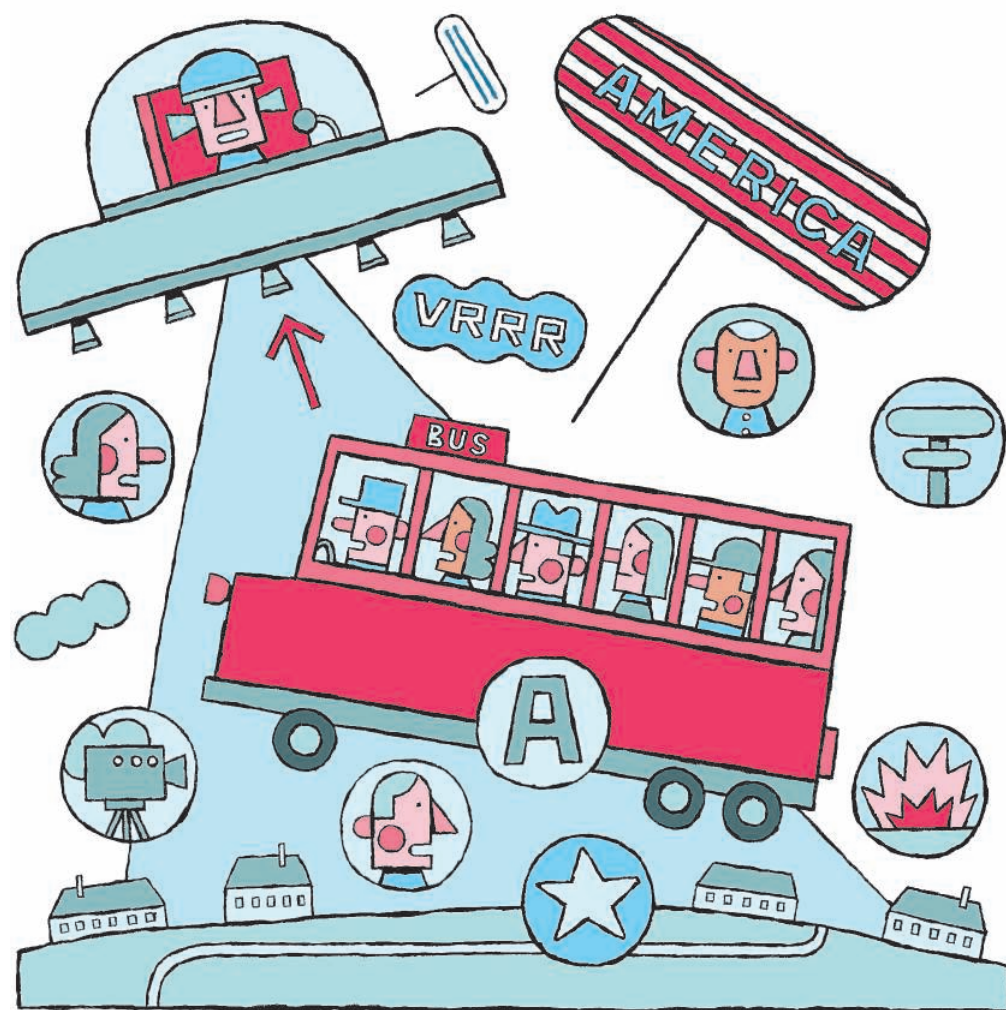
■ Jacques Baudou

C'est l'un des écrivains américains contemporains les plus déconcertants, les plus intéressants aussi. En une vingtaine d'années et une douzaine de livres, son parcours insolite – mais d'une grande cohérence – a conduit Robert Olen Butler jusqu'à son dernier roman, *Mr Spaceman*, qui met en scène un extraterrestre, sans toutefois se ranger du côté de la science-fiction.

Le père de Robert Olen Butler étant directeur du département théâtral d'une université, celui-ci s'est intéressé très tôt à la scène et avait l'intention de devenir comédien. Il s'est donc inscrit à la Northwestern University, près de Chicago, dont l'école d'art dramatique était réputée. L'été, il revenait à Granite City (Illinois) où il travaillait dans les hauts-fourneaux ou comme chauffeur de taxi. « Voilà une part très importante de mon éducation littéraire, dit-il. Comme j'ai grandi au côté d'un père universitaire, l'expérience directe du haut-fourneau ou celle de chauffeur de taxi, où l'on voit défiler toute une humanité, ont été essentielles pour moi. Je suis un écrivain totalement avide d'expériences humaines directes. »

Tout en ayant un certain succès dans son travail d'acteur, il s'est assez vite rendu compte qu'il était plus intéressé par l'écriture que par le jeu théâtral. Il s'est alors mis à écrire des pièces et est entré à l'université de l'Iowa pour suivre des cours d'écriture dramatique. Mais, rapidement, il a eu conscience d'être un piètre dramaturge. « En fait, il y avait en moi un romancier qui voulait sortir du placard. Je voulais diriger chaque geste, chaque attitude, chaque mouvement. Ce n'est pas le travail d'un auteur dramatique ; c'est celui d'un écrivain de fiction. »

Le destin allait prendre un bien curieux détour pour faire sortir « le romancier du placard ». « J'ai passé ma maîtrise en février 1969, au plus fort de la guerre du Vietnam. J'ai été enrôlé dans l'armée et on m'a



JOCHEN GERNER. Né à Nancy en 1970, Jochen Gerner dessine pour la presse et l'édition. Il est l'auteur de livres d'images pour enfants et adultes publiés principalement par les éditions du Rouergue et l'Ampoule. Il est également auteur de bandes dessinées éditées par l'Association.

envoyé dans une école de langues pour me former comme interprète. J'ai appris le vietnamien sept heures par jour, cinq jours par semaine, pendant un an avec un vrai Vietnamien. Quand je suis arrivé au Vietnam, je le parlais couramment ; tous les objets qui se présentaient à moi avaient un nom dans cette langue. Bien que je n'écrive pas toujours sur le Vietnam, c'est le Vietnam qui a

fait de moi un écrivain. La force, la sensualité, l'intensité de cette expérience : vivre dans ce pays en pleine guerre ferait sortir l'écrivain de n'importe quel écrivain à venir. Quand je suis rentré aux Etats-Unis, je me suis mis à écrire des romans. »

L'aventure a commencé en 1981. Mais c'est son septième titre, *Un doux parfum d'exil*, un recueil de nouvelles, qui lui a valu un prix

Pulitzer en 1993, à 48 ans (Rivages, 1994, et Rivages, « poche »). « Dans ces nouvelles, je fais entendre quinze voix d'exiliés vietnamiens vivant en Louisiane. Des voix qui parlent à la première personne. Aux Etats-Unis, on m'identifie surtout comme un romancier écrivant à la première personne, avec un très large éventail de personnages. D'une certaine manière, je suis retourné à

mon travail d'acteur, car quand on est acteur, on apprend à habiter un personnage. On le prend en soi-même et on parle avec sa voix. »

En 1996, Robert Olen Butler écrit un recueil intitulé *Tabloïd Dreams*, des nouvelles inspirées par les « unes » des journaux populaires à sensation. « Une de ces nouvelles s'intitule "Aidez-moi à trouver mon amant extraterrestre" (1). C'est une histoire où, prenant la voix de mon personnage Edna Bradshaw, je raconte sa première rencontre avec l'extraterrestre Desi. Quand ce dernier lui demande sa main, elle est incapable de partir avec lui dans les

très complexe. Il fallait arriver à glisser des fragments de nouvelles dans le flot narratif d'un roman. Je crois que j'ai été inspiré par le sentiment du millénaire finissant. A travers tous ces fragments, ce sont la plupart des grands événements du XX^e siècle qui sont évoqués : la Shoah, la bombe A, la guerre du Vietnam, l'invention du cinéma, le procès d'O. J. Simpson... Se mettre à la fin du millénaire et se retourner sur les événements du siècle, ça le fait apparaître comme extrêmement fragmenté. Et en même temps, tout d'une pièce, cohérent. Il fallait donc que je trouve une structure qui soit à la fois très fragmentée et qui forme un flux cohérent. Tout en suivant l'engagement de cet étranger, de cet "outsider" dans notre monde. L'acte du livre, c'est quand, séparé physiquement des passagers du bus, il reçoit directement leurs confessions d'esprit à l'esprit. Il réussit à capter directement leur vie intérieure et il réussit aussi à pleurer. Le roman raconte en fait l'humanisation du Spaceman. »

Cette « humanisation » parvenue à son terme, l'extraterrestre se sent prêt pour la mission qui lui a été confiée, une mission proprement messianique pour laquelle l'auteur colore l'empathie de son regard d'une pointe de satire. « Il y a de la parodie dans ce final, mais aussi une sorte de compassion pour notre élan à vouloir communiquer avec Dieu, reconnaît Robert Olen Butler. C'est aussi une parodie de cette obsession que nous avons sur l'existence d'une vie extraterrestre. Selon moi, c'est le même besoin qui fait croire en Dieu ou à l'existence d'extraterrestres : nous avons tous cette terreur d'être seuls, sur notre planète, et d'être des moins-que-rien. »

« Nous avons tous cette terreur d'être seuls, sur notre planète, et d'être des moins-que-rien »

espaces intergalactiques. Et toutes les nuits, elle tourne sous les étoiles en regrettant de ne pas l'avoir suivi. A l'époque, je pensais que c'était la fin de l'histoire : les espoirs perdus d'Edna... Mais à l'approche de la fin du millénaire, je me suis dit que Desi allait revenir sur Terre, investi d'une mission très importante et qu'il allait retrouver Edna. J'en ai fait un roman. »

Pour réussir sa mission le mieux possible, Desi doit s'efforcer de comprendre la bizarre espèce humaine. Pour cela, outre les témoignages recueillis lors de précédentes visites, il suit un bus avec son vaisseau spatial, le télétransporte à son bord avec ses douze passagers, d'origines sociales très diverses, qu'il va interroger tour à tour.

Le roman se compose donc, pour partie, d'un patchwork de confessions et d'anecdotes formant une structure romanesque originale. « C'était un défi, c'était

très complexe. Il fallait arriver à glisser des fragments de nouvelles dans le flot narratif d'un roman. Je crois que j'ai été inspiré par le sentiment du millénaire finissant. A travers tous ces fragments, ce sont la plupart des grands événements du XX^e siècle qui sont évoqués : la Shoah, la bombe A, la guerre du Vietnam, l'invention du cinéma, le procès d'O. J. Simpson... Se mettre à la fin du millénaire et se retourner sur les événements du siècle, ça le fait apparaître comme extrêmement fragmenté. Et en même temps, tout d'une pièce, cohérent. Il fallait donc que je trouve une structure qui soit à la fois très fragmentée et qui forme un flux cohérent. Tout en suivant l'engagement de cet étranger, de cet "outsider" dans notre monde. L'acte du livre, c'est quand, séparé physiquement des passagers du bus, il reçoit directement leurs confessions d'esprit à l'esprit. Il réussit à capter directement leur vie intérieure et il réussit aussi à pleurer. Le roman raconte en fait l'humanisation du Spaceman. »

(1) Elle a été publiée sous le titre « L'Extraterrestre de mon cœur », hors commerce, chez Rivages, en 2001.

MR SPACEMAN de Robert Olen Butler. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle Reinharz, éd. Rivages, 230 p., 19 €.

APARTÉ

Lily l'indomptable

COMBIEN de temps faudra-t-il attendre avant que toutes les femmes artistes, mécènes, protectrices des arts et des lettres qui ont marqué la Belle Epoque et l'entre-deux-guerres, sortent définitivement du purgatoire où une certaine société masculine les a mises ? Un purgatoire qui s'exprime aujourd'hui encore soit à travers des visions caricaturales d'écrivain mineur, de mondaine ou de « salonnière » (on pense notamment à Louise de Vilmorin que tente de réhabiliter l'éditeur Patrick Mauriès, voir « Le Monde des livres » du 4 juin) ; soit en les passant sous silence, au risque d'offrir une vision tronquée de l'histoire littéraire.

A ce titre, on saluera l'excellente biographie, minutieuse et fouillée, de Francesco Rapazzini, qui redonne vie à l'indomptable et avant-gardiste Elisabeth de Gramont (Fayard, 660 p., 28 €). Et une juste place à cette épicurienne engagée dans son temps, dont certains s'acharnent à taire l'existence, telle Anne de Cossé Brissac dans sa biographie de *La Comtesse Greffuhle* (Perrin, 1991), parente d'Elisabeth de Gramont ! Il est vrai que la « Duchesse Boum Boum » (ainsi surnommée par Catherine Pozzi), aura

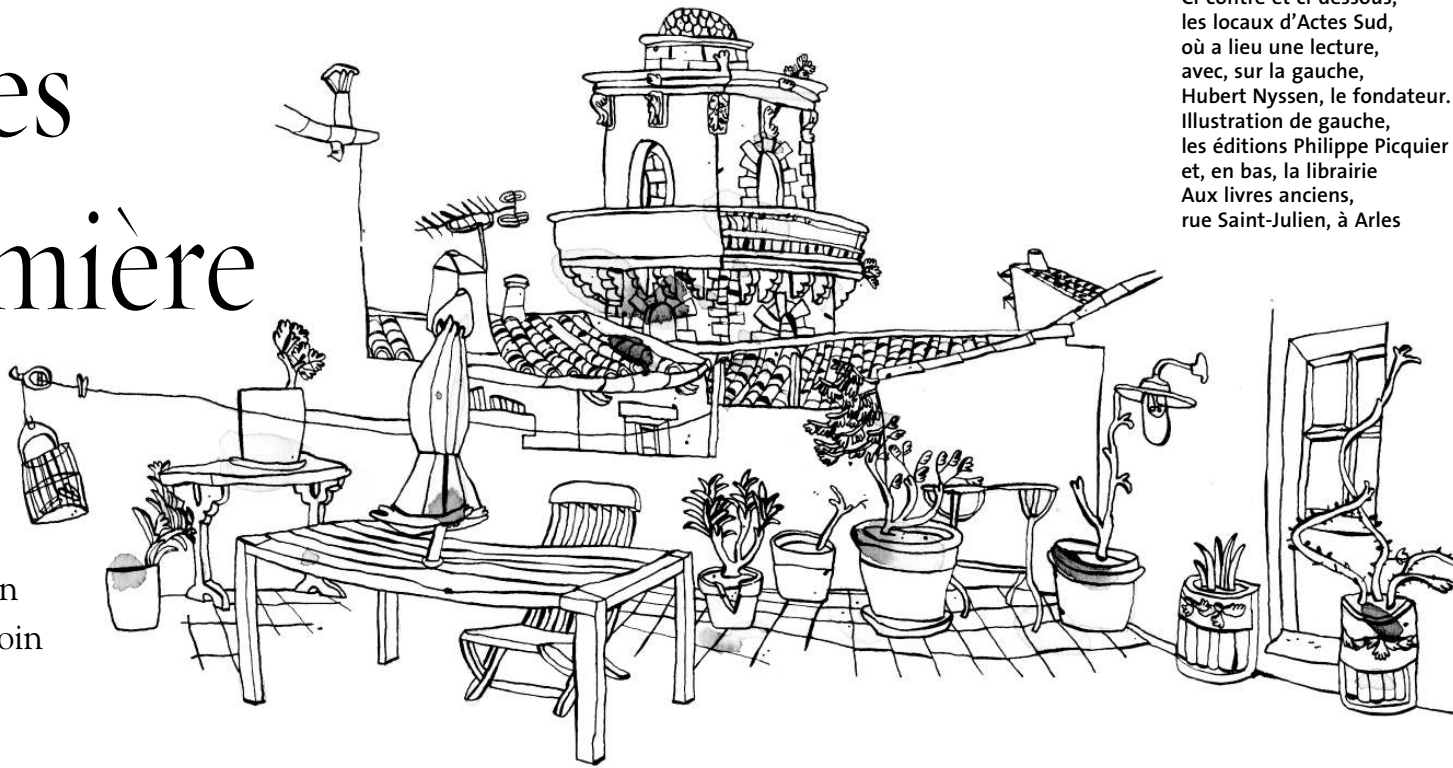
cumulé, pour le moins, quelques défauts. Issue d'une des plus vieilles familles de France – les Gramont – mariée à 21 ans (en 1886) à une autre grande lignée, les Clermont-Tonnerre, Elisabeth divorce contre l'avis des siens en 1920. Après treize ans d'un enfer conjugal – marqué par les humiliations et les violences quotidiennes d'un époux jaloux et tyrannique – qui se soldera, entre autres, par deux fausses couches. Un enfer que « L'Allégresse » surmonte par la lecture, l'écriture, la traduction (Keats), et la fréquentation assidue des cercles, des salons et des fêtes. C'est là, via son ami Robert de Montesquiou qu'elle se lie à Marcel Proust. Après sa mort, celle qui lui inspira – « sans aucun doute possible » selon Rapazzini – Oriane de Guermantes, consacra à l'auteur de la *Recherche*, plusieurs essais. Mais le véritable déclic qui l'amène à

s'émanciper définitivement des contraintes familiale et conjugale, c'est l'amour qu'elle découvre dans les bras de Natalie Barney et que rien ou presque n'entachera pendant plus de quarante ans. Là encore, Francesco Rapazzini, fort de leurs correspondances, replace Elisabeth de Gramont à sa juste place dans le cœur de l'Amazone : la première. Malgré leurs diverses liaisons « secondaires » : Romaine Brooks pour l'une, Germaine Lefrancq ou Blanche Gay pour Elisabeth. Dès lors, plus rien n'arrête le « volcan » Lily. Quand elle ne voyage pas aux Etats-Unis, en URSS ou en Italie ; quand elle ne perfectionne pas sa technique de sculpteur auprès d'Antoine Bourdelle, ou que cette « mécène sans le sou » ne reçoit pas dans son pavillon de la rue Raynouard artistes, écrivains, poètes, musiciens (Jacques Ibert et Arthur Honegger notamment, avec lesquels

elle travaillera), Elisabeth de Gramont fréquente les librairies de Sylvia Beach et Adrienne Monnier. Là, elle retrouve Paul Valéry – dont elle a favorisé la découverte –, cotoie Joyce, Larbaud, Ezra Pound ; rend visite souvent à Gertrude Stein, qui l'initie au cubisme... Et s'enthousiasme à l'arrivée du Front populaire. Car, plus que ses *Mémoires* (4 volumes, Grasset, épuisés) – approchée par Blum, en 1936, lors de la formation de son gouvernement – l'hostilité de son milieu. Grâce à Francesco Rapazzini, justice est enfin rendue à cette femme hors norme, qui mourut le 6 décembre 1954, quelques mois seulement après son amie Colette. Christine Rousseau

Arles, les lettres en habit de lumière

Actes Sud, Philippe Picquier, Au Diable Vauvert, Harmonia Mundi... : ils sont nombreux à avoir choisi, ces dernières années, le Sud et ses couleurs. Recherche d'une meilleure qualité de vie, désir de lutter contre la centralisation culturelle et volontarisme politique ont fait de ce coin de Provence une dynamique terre d'édition



Ci-contre et ci-dessous, les locaux d'Actes Sud, où a lieu une lecture, avec, sur la gauche, Hubert Nyssen, le fondateur. Illustration de gauche, les éditions Philippe Picquier et, en bas, la librairie Aux livres anciens, rue Saint-Julien, à Arles



Au départ, il y a les peintres. Fascinés par la lumière du Midi, ils viennent y puiser de nouvelles impressions visuelles, plus intenses, plus nuancées. Ainsi Van Gogh, dont l'œuvre se renouvelle au contact de l'ardente luminosité provençale : « *La couleur ici est vraiment très belle, écrit-il à sa sœur, en 1888, lors de son séjour en Arles. Le paysage prend (...) des tons dorés de toutes les nuances : or vert, or jaune, or rose, ou bronzé ou cuivré, enfin du jaune citron ou jaune terne, le jaune par exemple d'un tas de grain battu.* » Gauguin, venu rendre visite à Van Gogh, écrira à son tour : « *... Moi, je crois au Midi, pour l'avenir et au présent.* » D'autres, nombreux, y crurent ou y croient toujours. Des peintres – Cézanne, Bonnard, Soutine, Nicolas de Staël, Picasso... Mais aussi des hommes de lettres. Ceux de la région – Alphonse Daudet, Frédéric Mistral, Jean Giono... – et ceux, innombrables, de pas-

sage, venus de France ou d'ailleurs. On pense à Stendhal, Mérimée, mais aussi à Casanova passé par le Vaucluse pour retrouver les lieux où vécut Laure de Sade, femme aimée et chantée par Pétrarque. Ou à Henry James, qui consacre de longs chapitres à la Provence dans son *Voyage en France*. Aujourd'hui, ce sont les éditeurs qui semblent avoir foi dans les vertus solaires du Midi. D'abord avec des maisons d'édition régionales, voire régionalistes, le plus souvent dévouées à la culture provençale. Et, au-delà, des maisons qui participent pleinement de la vie éditoriale à l'échelon national : Actes Sud, Philippe Picquier et Au Diable Vauvert. Trois éditeurs ouverts sur la littérature du monde entier, celle d'Asie tout particulièrement pour Picquier. Des éditeurs sans frontières en somme, qui ont d'abord passé celles du quartier parisien des éditeurs. Issu de l'Atelier de cartographie thématique et statistique (Actes), Actes Sud, créé par Hubert Nyssen

en 1978 – et désormais dirigé par sa fille, Françoise Nyssen, et le mari de celle-ci, Jean-Paul Capitani –, fait figure de pionnier en matière de décentralisation. D'abord installée dans une bergerie du Paradou, un village de la vallée des Baux, la maison a ensuite rejoint Arles en 1983, au lieu-dit le Méjan situé sur une place, désormais baptisée Nina-Berberova, en hommage à un auteur emblématique d'Actes Sud. Ce lieu est devenu, au fil des ans, une institution, le véritable cœur culturel de la cité arlésienne. La demeure aux murs ocre, sise sur les bords du Rhône, abrite non seulement la maison d'édition mais aussi une vaste librairie, un cinéma, un restaurant et même un hammam. Sans oublier la salle de concerts dans la chapelle toute proche. Un espace parfaitement intégré à la ville et à

sa vie. « *Nous ne nous sommes pas arrêtés aux rabat-joie qui nous prédisaient que ça ne marcherait jamais dans une si petite ville,* explique Françoise Nyssen. *Il existe un vrai public à Arles, avide d'échanges et reconnaissant du travail que l'on fait.* » Cette reconnaissance s'étend bien au-delà des portes de la ville et des lions de pierre qui veillent sur elle. Avec un catalogue affichant des auteurs comme Paul Auster, Don DeLillo ou le Prix Nobel Imre Kertész, des ouvrages immédiatement identifiables grâce à leur format, leur couverture soignée et leur texte aéré sur papier vergé ivoire, Actes Sud s'est fait une jolie place dans l'édition française, avec un catalogue varié et de qualité, faisant rayonner cette ville lumineuse. L'héliotropisme n'est d'ailleurs pas un élément négligeable pour

Françoise Nyssen : « *Arles est une ville baignée de lumière. Cet ensoleillement étincelant excite les neurones et donne envie de travailler.* » Envie d'écrire aussi, puisque des auteurs maison comme Véronique Olmi, Virginie Lou ou Guillaume Le Touze ont rejoint Arles. A écouter leur éditrice, cette situation excentrée ne présente que des avantages : « *Aujourd'hui, avec Internet et le TGV, on ne peut plus parler d'éloignement. D'Arles, je suis en 3 heures à Paris, à Barcelone, à 5 heures de route de Milan... et ici, on gagne en qualité de travail.* » Créateur d'Harmonia Mundi, installé à 4 kilomètres d'Arles depuis 1988, Bernard Coutaz partage le sentiment de Françoise Nyssen : « *Je ne regrette en rien Paris. D'ailleurs, je n'y vais plus. C'est ma dernière coquetterie,* » avoue-t-il, pince-sans-rire. D'abord éditeur de musique classique, Bernard Coutaz s'est lancé dans la distribution de livres il y a une vingtaine d'années et collabore aujourd'hui avec 42 éditeurs dont Allia, Métailié et Philippe Picquier, qui a rejoint en 1992 le Mas de Vert, fief d'Harmonia Mundi. Est-ce un hasard si cet éditeur spécialisé dans la littérature d'Extrême-Orient travaille désormais dans cette ancienne exploitation agricole ceinte de rizières, au milieu d'un paysage que Van Gogh comparait à une estampe japonaise ?

Le destin, Philippe Picquier, homme discret et charmant, semble en tout cas y croire : « *Arles est un lieu de passage, de coïncidences.* » Pourtant, si la ville jouit aujourd'hui d'une telle vitalité culturelle – aussi avec les Rencontres photographiques, chaque année en juillet –, c'est moins le fruit du hasard que le résultat de la volonté politique de Jean-Pierre Camoin, maire de 1983 à 1995, qui chercha à mettre la culture au cœur de la cité, en attirant des éditeurs mais aussi le Collège international de la traduction littéraire, aujourd'hui dirigé par Claude Bleton, et le Centre de conservation du livre, organisme consacré notamment à la restauration de documents anciens et réputé à travers le monde. Politique, l'installation de Marion Mazauric à Vauvert, près de Nîmes, l'est tout autant, même si cette « *fille du pays* » aux cheveux gris acier, passionnée de culture taurine, ne l'a pas perçu immédiatement. « *Quand j'ai créé le Diable Vauvert en 2000, j'ai décidé de retourner dans le Gard après quinze ans d'allers-retours Nîmes-Paris. Au départ, c'était simplement pour vivre près de mon mari et de mon fils.* » Progressivement, celle qui compare la production indépendante à un sport de combat, a pris conscience des inégalités en matière de diffusion de la culture sur un territoire ultracentralisé et s'est sentie « *investie d'une responsabilité de citoyenne* » à l'égard de sa région natale. « *La maison, explique Marion Mazauric entourée de diables offerts par des gens de Vauvert, contribue à l'élaboration d'idées, de réflexions et, outre un impact économique certain, exerce une influence sur le plan culturel.* » Perdu au milieu des vignes dans une ancienne école aux volets bleus, le Diable Vauvert a su insuffler un dynamisme nouveau à la région en organisant des rencontres, des fêtes. Les auteurs accueillis en résidence participent aux cafés littéraires de Montélimar et bientôt un prix récompensant un texte court consacré à la taoumachie devrait être organisé à Nîmes.



Tous ceux qui ont fait le pari du Midi semblent donc l'avoir emporté sur toute la ligne : soleil, indépendance et créativité. Ils peuvent sans conteste faire leur la devise de Marion Mazauric : « *Au diable Vauvert Saint-Germain-des-Prés.* »

Elisabeth Philippe
Dessins de Guillaume Reynard

UN PETIT CHEZ LES GRANDS

A Arles, difficile pour un libraire de se faire une place au soleil. Harmonia Mundi et Actes Sud, les deux institutions culturelles de la ville, possèdent chacune leur propre librairie. Pourtant, Pierre Legros-Auroy, de la petite Librairie du Palais – au décor tout provençal – assure être « *un libraire heureux* ». « *Nous travaillons dans le respect mutuel et quelquefois ensemble. Avec Harmonia Mundi, nous organisons un petit Festival du livre jeunesse à Fontvieille, le village du moulin de Daudet.* » Amateur de Dickens et de Jules Verne, l'homme est aussi un fou de BD. Un amour qu'il affiche en arborant un pull à l'effigie de Corto Maltese mais surtout en organisant depuis cinq ans un festival du 9^e art : « *Arles fait ses bulles* » (plus de 5 000 visiteurs cette année).

ADRESSES ET RENDEZ-VOUS

- **La Boutique des passionnés**
La librairie idéale pour s'immerger dans la culture provençale. Au cœur d'Arles, la Boutique propose un large choix d'ouvrages consacrés aux arts et traditions de la région, et plus particulièrement à la taoumachie. On y trouve également des disques – beaucoup de flamenco – et des vidéos de corridas ou de course camarguaise.
★ La Boutique des passionnés, 14, rue Réattu, 13 200 Arles.
- **Les 31^e Rencontres d'été de la Chartreuse à Villeneuve-lès-Avignon**
Comme chaque été, le monastère ouvre ses portes à la littérature et à l'écriture scénique. A l'honneur cette année, l'auteur et dramaturge contemporain Olivier Cadiot, avec trois spectacles en alternance : *Oui*

- dit le très jeune homme, une œuvre de Gertrude Stein traduite par Olivier Cadiot, Fairy Queen et Le Colonel des zouaves.* Des lectures sont programmées parallèlement, occasion de découvrir et de rencontrer dans un cadre exceptionnel des auteurs parmi lesquels Michel Simonot ou Sarah Fourage. Jusqu'au 24 juillet.
★ Tél. : 04-90-15-24-45 ou www.chartreuse.org
- **L'Année Pétrarque**
Le département du Vaucluse célèbre le 7^e centenaire de la naissance du poète italien Francesco Pétrarque épris de celle qui fut sa muse et qui vécut dans la région, Laure de Sade. Au programme, concerts, lectures, colloques et promenades littéraires à travers tout le département. Jusqu'au 24 août.
★ Renseignements : 04-90-20-32-32 ou 04-90-20-37-20.

AGENDA

■ **DU 16 AU 18 JUILLET. RONSARD. A Couture-sur-Loire (41)**, à La Possonnière, maison natale de Ronsard, les Rencontres de l'été s'articuleront autour de l'univers du livre avec trois thèmes : « *Le livre ancien, la récréation littéraire et le livre-échange* », des lectures de textes de Raymond Queneau par Michel Parot et des projections de portraits d'écrivains par le cinéaste Jacques Meny (rens. : 02-54-72-49-79).

■ **LE 17 JUILLET. FRANCOPHONIE. A Saint-Maixant (33)**, le centre Fran-

çois-Mauriac de Malagar propose son troisième rendez-vous francophone qui aura pour thème « *Bruxelles, carrefour linguistique, carrefour européen* » (de 10 heures à 17 heures) ; le 24 à 20 h 30, la compagnie Ariadni interprétera *Poètes, vos papiers*, sur une mise en scène de Fabrice Eberhard, tandis que la compagnie Marion Mirbeau donnera *George Sand en Aquitaine* (à 19 heures) suivi de la projection du film *Les Enfants du siècle*, de Diane Kurys (à 22 heures) (rens. : 05-57-98-17-17 ou cfmm@aquitaine.fr).

■ **LES 22 ET 23 JUILLET. DURRELL. A Sommières (30)**, les 2^e Journées des éditeurs en Languedoc seront consacrées à Lawrence Durrell, Henry Miller et Frédéric Jacques Temple ; une table ronde sur le thème « *Biographie(s)* » ouvrira la manifestation (le 23 à 20 heures, salle Lawrence-Durrell) (renseignements : 04-66-80-96-74 ou 99-30).

■ **DU 22 AU 25 JUILLET. DIONYSOS. A Arbois et à Salins-les-Bains (39)**, les rencontres littéraires « *Les Petites Fêtes de Dionysos* » auront pour

thème « *Mythes, mets et vins* » où, entre autres, seront projetés les films mythologiques de Pier Paolo Pasolini : *Cédipe Roi, L'Évangile selon Saint-Mathieu, La Ricotta*, lectures de textes et ballades littéraires (rens. : 03-81-82-04-40 ou crfranche-comte.free.fr).

■ **JUSQU'AU 12 SEPTEMBRE. ARCHIVES/GUERRE. A l'Abbaye d'Ardenne**, l'IMEC présente, pour l'ouverture permanente au public de l'abbaye et à l'occasion du 60^e anniversaire du Débarquement,

deux expositions : « *L'Abbaye d'Ardenne dans la guerre* » et « *Archives des années noires* » avec documents et textes inédits de Marguerite Duras, Louis Althusser, Jean Genet, Jean Paulhan... (de 14 heures à 18 heures, tous les jours, entrée libre ; ren. : 01-53-34-23-23 ou imec-archives.com).

■ **PRÉCISION.** Dans la liste des livres publiés par nos collaborateurs (« *Le Monde Livres d'été* » du 2 juillet), nous avons omis de citer *Les Pays baltes*, d'Antoine Jacob (éd. Alvik).

thème « *Mythes, mets et vins* » où, entre autres, seront projetés les films mythologiques de Pier Paolo Pasolini : *Cédipe Roi, L'Évangile selon Saint-Mathieu, La Ricotta*, lectures de textes et ballades littéraires (rens. : 03-81-82-04-40 ou crfranche-comte.free.fr).

■ **JUSQU'AU 12 SEPTEMBRE. ARCHIVES/GUERRE. A l'Abbaye d'Ardenne**, l'IMEC présente, pour l'ouverture permanente au public de l'abbaye et à l'occasion du 60^e anniversaire du Débarquement,

ERRI DE LUCA

LES 8000, PATRONS DES HORIZONS

Vues de la vallée, les montagnes de l'Himalaya sont des figures abstraites aux profils absurdes, ignorantes de la géométrie et continuellement changeantes. Au rythme du pas assuré des sherpas et des yacks, le romancier et alpiniste italien nous entraîne sur la piste des sommets, où règnent les divinités, désormais protégées des hommes par une ultime barrière, le vent

La piste d'atterrissage de Lukla est courte et en pente. Les avions arrivent le matin, s'il fait beau, chargent et déchargent en cinq minutes, puis décollent en descente, se détachant 1 mètre avant le vide. Sur cette piste, Sir Edmund Hillary perdit femme et enfant à l'atterrissage, violente amputation pour celui qui revint indemne de la première ascension au sommet de l'Everest.

A la bonne saison du va-et-vient de piétons vers les solennelles hauteurs de la vallée du Khumbu, il arrive que pendant deux jours on ne puisse repartir de Lukla à cause du mauvais temps. Alors, dans la masse croissante des consignés, se recrée la sauvage compétition naturelle selon laquelle le plus fort gagne. Dans l'assaut donné aux premiers avions, les faibles restent à terre. Après des semaines de vie inconfortable, de sacs au dos et de rares occasions d'hygiène, l'animus du voyageur retrouve son animalité. Son odeur, pour s'être frottée bien des fois à la forte haleine des yacks, est imprégnée de cuir mouillé de sueur, ses pieds endoloris ont des ampoules à soigner à la maison.

Le long des pistes qui, de Lukla, s'enfoncent dans les vallées himalayennes, passe la procession des visages pâles d'Occident, luisants de crèmes de protection contre le soleil, violent et ultraviolet. Pour se donner un air de familiarité avec l'endroit, ils se saluent en népalais : « Namasté ». Je les décois par un réaliste « Hello ! ». « Namasté », avec un accent prolongé, je le réserve aux porteurs, prodigieux supporteurs de charges supérieures à leur poids corporel.

D'autres passants ont décrit et décriront les ponts branlants au-dessus de verts torrents. Moi, ce qui me tient à cœur, c'est le pas agile et prudent des bêtes, homme compris. Pour moi, le paysage d'un lieu est d'abord humain, et seulement après géographique. Je décris le porteur. Il est maigre, d'une taille qui ne dépasse pas le mètre soixante. Ses jambes sont décharnées, ses pieds en acier, sculptés par de terribles compressions sur les points d'appui disjoints des pistes. Ils mar-

chent sous des charges de plus de 60 kilos qu'on peut aisément mesurer aux conteneurs de kérosène entassés au-dessus d'eux. Ils portent des hottes tressées, en forme de pyramide renversée, dans lesquelles ils glissent les bagages massifs des pèlerins-trekkers.

Les sherpas sont un peuple fort en géométrie. La charge du porteur

Les yeux d'un yack en montée ne contiennent aucune prière. Ils sont pure dévotion. Ils sont psaumes de David les yeux d'un yack qui avance et pèse ses pas comme des syllabes

a une bande de solide tissu qui passe derrière la hotte et va s'appuyer sur son front. Génie de son travail, il décharge le poids sur ses os et non pas sur sa musculature. La charge, à travers le front penché en avant, répartit son oppression le long de l'épine dorsale, le bassin, les grands os inférieurs. Jamais le porteur ne ressemble à un haltérophile, à un culturiste. Il exécute l'entreprise de marcher en montée pendant des kilomètres et des dénivellations exténuantes avec sa bande sur le front qui forme un angle exact de 45 degrés, cassant en deux l'angle droit et la charge. L'œil exercé du maçon et du porteur que j'ai été apprécie avec applaudissement intérieur la magnifique intelligence corporelle qui sait mettre à profit la géométrie pour alléger la loi de la pesanteur.

Compagnon de charges, le yack a une taille de moins que la vache dans les vallées basses jusqu'à Namche (3 400 mètres), puis devient plus massif dans les passages qui montent à 5 000 mètres. Au-delà de cette altitude, commencent les pentes des alpinistes. Le yack est docile, mais dans les sentiers étroits, creusés à flanc d'escarpement, il a priorité et on doit lui céder le passage en se serrant du côté de l'amont. Non pas vers l'aval, car le doux animal peut remuer sa grosse tête cornue et donner un petit coup meurtrier vers le vide.

Le yack a besoin d'incitation régulière. Le conducteur de la caravane l'appelle continuellement, ordonne, siffle, aiguillonne en le pressant par-derrière. La bête surchargée a un pas pensif, elle réfléchit à l'appui à choisir avec ses pattes antérieures, parvenant ainsi à monter même des escaliers. Ses sabots sont beaucoup moins agiles que les pieds des porteurs, capables de se contenter du moindre centimètre carré.

Les yeux d'un yack en montée ne contiennent aucune prière. Ils sont pure dévotion. Ils sont psaumes de David les yeux d'un yack qui avance et pèse ses pas comme des syllabes. Ses cornes tournées vers le haut s'adressent au ciel. Il existe dans la nature des armes ornementales, inoffensives, chez nous non.

Les sherpas sont un peuple fort en géométrie, capable de construire des maisons en pierre brute à sec, sans mortier. Une chose est de poser des briques et des matériaux carrés et de taille égale, une autre est de combiner entre elles les aspérités irrégulières de pierres à peine dégrossies. Pour le travail à sec, il faut œil et sagesse afin d'assembler les faces dépareillées sans avoir à les retourner longtemps entre les mains. A Namche, le bruit le plus soutenu est celui des tailleurs de

Pierre qui tapent de la masse et de la pointe pour fendre et donner deux faces planes aux pierres. De loin, leurs coups résonnent légers, un carillonnement. Ce sont au contraire des coups de travail ancien, répétés par les générations, des heures sans aiguilles qui cessent de frapper seulement le soir. L'esprit de géométrie d'un peuple se voit dans sa force de travail, bien plus que dans le talent de quelque subtile pensée.

Là-haut, l'air n'a pas moins d'oxygène, qui reste toujours à 20,93 %, mais c'est la faible pression qui le rend rare. A des altitudes bien plus basses que les célèbres « 8 000 », le sang s'épaissit, devient rouge foncé, le cœur se met à battre à 140 coups à la minute, le système nerveux devient irritable. A 6 000 mètres, l'air a perdu la moitié

de son poids au niveau de la mer. Au sommet de l'Everest, il pèse un tiers.

Malgré l'insuffisance de notre gaz préféré, le sherpa bavarde volontiers, détachant les mots courts de sa langue chargée en musique, une combinaison entre la rafale et la cantilène. Le porteur bavarde avec son compagnon dès que la montée baisse d'intensité, il bavarde quand il croise un collègue. Il s'arrête souvent, mais il arrive ensuite toujours à temps au terme de l'étape du jour, avec le passant allégué qui l'a engagé. Le sherpa regarde volontiers dans les yeux, il a volontiers le sourire si on le lui offre.

Les montagnes d'Himalaya, au contraire, n'ont aucun respect pour la géométrie. Les alpinistes les remontent par désir de contradic-

tion envers la loi de la pesanteur, mais les sommets, les crêtes en colère contre le ciel se révoltent avec plus de force et d'évidence contre cette loi. Qu'est-ce qui les retient de s'écrouler, de se débarrasser de leur charge ? Vues d'en bas, elles ont des profils absurdes, des lignes tracées par un Kandinsky irrité. Ce sont des figures abstraites.

Elles changent dédaigneusement d'un degré à l'autre de l'angle plein, d'une heure à l'autre. Voilà le gros orteil blanchi de l'Ama Dablam (6 814 mètres) qui apparaît derrière une épingle à cheveux du sentier, avec un glacier qui dresse ses dizaines de mètres au-dessus du vide, se soutenant tout seul. Voilà les pointes en ciseau du Thamserku (6 618 mètres) avec son versant nord-ouest couvert d'amas de glace en vrac au-dessus d'abîmes infer-



KENDRICK ROBB/AURORA



PAULA BRONSTEIN/GETTY IMAGES

UN LIEU, UN ÉCRIVAIN



GALLEN ROWELL/CORBIS

« **LE TEMPS** me favorise. Le soleil éblouissant prête à la barrière cyclopéenne de glaciers l'aspect d'une vision surnaturelle. Les pics qui la hérissent évoquent l'idée d'une phalange d'individualités conscientes et animées de volonté, étroitement pressées pour fermer à l'Inde les routes du Nord mystérieux. Et, de fait, c'est ainsi que les Népalais les imaginent. Pour eux, chacun de ces pics est un dieu particulier, tous ont leur histoire fabuleuse remontant à des âges où l'homme n'existait pas encore, un culte leur est rendu, ils sont censés intervenir dans les affaires des êtres qui naissent et meurent à leur pied ; leurs esprits invisibles, ou assumant des formes magiques, rôdent par les campagnes et s'insinuent dans les villages... (Alexandra David-Néel, « *Au cœur des Himalayas* »)

naux. D'autres parlent mieux des sommets célébrés par les 8 000 mètres, patrons des horizons. Moi, je fixe mes pupilles sur de plus petits degrés que j'arrive à faire tenir dans mon champ visuel tandis que j'avance. La cathédrale du Kangtega (6 783 mètres) est à portée de regard, je peux l'embrasser tout entière, alors que l'Everest non, il débordé de mon champ, plus je m'en approche et plus je le perds de vue.

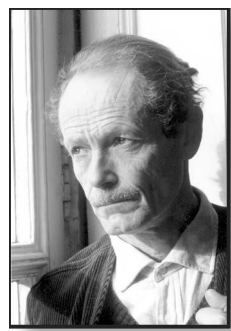
Du plus célèbre des sommets, il me reste la petite image au format de carte postale du versant népalais, plus un grondement d'avalanches et le détail du vent. Dans les

cartes postales, c'est une mèche blanche qui décoiffe la crête, tandis que dans la réalité enfiévrée le vent là-haut est un fouet qui arrache de la peau à vif à la montagne. Il vient du nord, du Tibet, et quand il passe, il ne permet à personne de lui tenir compagnie.

Les peuples des hauts pâturages ont souvent placé les divinités sur les montagnes, non pas en résidence mais en exil. En fait, ils ne les veulent pas alentour. Ainsi, ils en respectent la distance et ne vont pas vers ces montagnes. Avant les Anglais, au début du siècle dernier, aucun Tibétain n'avait foulé le glacier de l'Everest. Une fois l'enceinte

franchie, le domicile violé, il ne reste aux dieux que le vent comme barrière contre les hommes. « *Et il marche sur des hauteurs terrestres* », écrit Amos, prophète de son Dieu solitaire. Il faut être de la dioptrie infaillible des visionnaires pour distinguer un Dieu sur les sommets. Par les fentes serrées de mes yeux, je n'ai vu au contraire que le vent, une trace secondaire. Il passait et repassait dans le ciel nu sa brosse de coiffeur sur le crâne et le cou de Sa Majesté Everest-Chomolungma-Sagarmátha. Pour un roi, trois noms, c'est le moins qui lui est dû.

Traduit de l'italien par Danièle Valin.



J. SASSIER/GALLIMARD

ERRI DE LUCA

► **1950**
Naissance à Naples.

► **1968**
Engagement dans le mouvement d'extrême gauche Lotta continua.

► **1976**
Dissolution de Lotta continua. Devient ouvrier.

► **1980**
Abandonne la lutte politique.

► **1996**
Commence à vivre de sa plume.

BIBLIO

■ **UNE FOIS UN JOUR**
(Verdier, 1992).

■ **ACIDE ARC-EN-CIEL**
(Rivages, 1994, et Rivages, « poche », n° 201).

■ **UN NUAGE COMME TAPIS**
(Rivages, 1994, et Rivages, « poche », n° 176).

■ **REZ-DE-CHAUSSÉE**
(Rivages, 1996, et Rivages, « poche », n° 191).

■ **EN HAUT À GAUCHE**
(Rivages, 1996, et Rivages, « poche », n° 251).

■ **ALZAÏA**
(Rivages, 1998, et Rivages, « poche », n° 382).

■ **TU MIO**
(Rivages, 1998, et Rivages/Poche n° 315).

■ **TROIS CHEVAUX**
(Gallimard, 2001, et « Folio » n° 3678).

■ **PREMIÈRE HEURE**
(Rivages, 2001, et Rivages, « poche », n° 441).

■ **MONTEDIDIO**
(Gallimard, 2002, et « Folio » n° 3913).

■ **LE CONTRAIRE DE UN**
(Gallimard, 2004).

CARNET LITTÉRAIRE

Avant la très haute altitude, une excursion au pied des montagnes, en compagnie de celle que les Népalais surnommaient « Jétsunema » – autrement dit « la dame lama ». C'est durant l'hiver 1912-1913 que l'extraordinaire aventurière Alexandra David-Néel entreprit un périple à travers le Népal, ce pays alors pres-

que interdit aux étrangers. Publié en 1949, mais depuis longtemps introuvable, *Au cœur des Himalayas* retrace avec brio le parcours de l'auteur sur les lieux où est censé avoir vécu Bouddha, entre l'Inde et le Tibet (Payot, « Petite bibliothèque, 194 p., 7,95 €).

Plus haut et parmi les très nombreux récits d'expédition ou d'ascension solitaire parus depuis une cinquantaine d'années, on lira avec intérêt *Messner, premier vainqueur des quatorze « 8 000 »*, par Reinhold Messner lui-même (Denoël, 1993). L'auteur, un Italien qui fut le premier à accomplir cet exploit, a recensé quantité d'histoires, d'anecdotes et de témoignages sur les sommets himalayens et leurs habitants provisoires, ces fous d'altitude, capables des plus grandes audaces pour un jour – ou pour toujours, lorsqu'ils ne reviennent pas.

Car ils sont nombreux, les morts de l'Himalaya, comme le montre *Tragédie à l'Everest*, de John Kra-

kauer, paru chez Guérin (1998). Dans cet ouvrage, devenu un best-seller mondial, l'auteur raconte la dramatique journée de 1990 au cours de laquelle onze personnes trouvèrent la mort sur le Toit du monde.

Dans le registre des récits d'expédition, on trouve évidemment les deux tomes des *Grandes aventures de l'Himalaya*, par l'alpiniste français Maurice Herzog, premier homme au sommet de l'Annapurna (Glénat, 1999). Un véritable florilège des moments les plus marquants de l'histoire himalayenne, dont l'auteur a aussi écrit *Annapurna, premier « 8 000 »* (Arthaud, 1995), l'un des très grands succès des livres de montagne, avec plus de 7 millions d'exemplaires vendus.

Signalons aussi, les *Chroniques himalayennes*, de Jean-Michel Asselin, alpiniste et rédacteur en chef de la revue *Verticales* (Glénat, 2000), ainsi qu'*Everest, le rêve accompli*, un

livre-album dirigé par Stephen Venables et publié par Glénat en 2003, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la première expédition.

De leur côté, Claude Gardien et Robert Paragot ont retracé cinquante ans d'expéditions françaises dans *Himalaya, l'épopée des expéditions françaises*, chez Libris. Enfin, *Première de cordée* (éd. Robert Lafont, 2003) offre une biographie de l'alpiniste Claude Kogan, par l'alpiniste Charlie Buffet.

Dans un registre plus personnel, *J'habite au Paradis* (Denoël, 1997), de Chantal Mauduit, une alpiniste extrêmement douée, disparue en 1998 sur les pentes du Dhaulagiri, mais aussi *Du cap Horn à l'Everest, ou la montagne vue par un marin*, d'Eric Loizeau (Glénat, 2004), *Tenzing et les sherpas de l'Everest*, par Judy et Tashi Tenzing (Glénat, 2003) et *Nil sauve-toi* (Glénat, 1996), un roman sur fond d'Himalaya, par Jean-Michel Asselin.

Raphaëlle Rérolle



Conversation A 35 ans, ce dessinateur a déjà plus de trente titres à son actif, et a reçu, pour « Le Combat ordinaire », le Prix du meilleur album 2004 au Festival de la BD d'Angoulême

Le doute créatif de Manu Larcenet

Ici, tout semble respirer le calme et la sérénité. Devant la maison, massive et blanche, s'étend une terrasse ombragée de chênes, de pins et d'acacias. Avec chaises longues et jouets en plastique – ceux de Lillie, 1 an, la fille de Manu Larcenet. En contrebas, les vallons et les coteaux du Beaujolais enlacent un ruisseau à moitié sec. « Une putain de vue. Ça ressemble à un tableau de Cézanne », apprécie l'auteur de BD. Dans sa chambre-atelier attenante à la forêt, des guitares patientent à côté d'écrans d'ordinateurs, d'une

la terre, qui lui a fourni le titre et le terreau de deux albums remarquables (en attendant le troisième, en préparation), dans lesquels les questions existentielles tutoient les détails triviaux, sur fond d'humour tendre ou noir, ponctués d'accents autobiographiques indéniables.

Avant, donc, Manu Larcenet, qui continue à porter crânement une éternelle casquette NOFX et un tout aussi éternel tee-shirt estampillé du groupe Bad Religion, a écumé pendant huit ans la scène parisienne du rock alterna-

crité. En vieillissant, et avec l'aide de l'analyse, je me suis rendu compte qu'on ne pouvait pas réduire les gens à leur étiquette. Il y a toujours quelque chose d'intéressant dans quelqu'un. Je suis devenu un militant du doute. J'essaie d'en injecter dans tout, y compris dans ce qui m'est contraire comme quand je parle de ceux qui adhèrent au Front national. Et tant pis si on me dit : « Tu n'es plus radical ! »

Ce doute permanent l'a, paradoxalement, apaisé. Les événements de sa vie aussi. « J'ai toujours aimé que ça aille vite. Mais je vis des événements forts depuis trois ans : les retrouvailles avec mon père, qui m'a félicité du premier tome du Retour à la terre, après de longs conflits entre nous. Mon déménagement. Et, concordance étrange, le prix d'Angoulême et la naissance de ma fille. Grâce à elle, j'apprends peu à peu la patience. »

Ce tournant n'empêche pas Manu Larcenet, « obnubilé par le travail », de poursuivre sur sa lancée, qu'il qualifie de « frénésie ». Passer plus d'une journée sur une planche de dessins lui est « insupportable » comme de ne pas écrire, dans le silence, ni dessiner en musique (Brel, Zebda, Brassens et les Clash). Il croque silhouettes à gros nez et situations comiques depuis ses 13 ans. Cette hyperactivité, qui se traduit dans les pages de *Fluide glacial*, auquel il envoyait pendant six mois des photocopies de ses dessins avant d'être remarqué, fait de



BRUNO AMSELLEM

« En vieillissant, et avec l'aide de l'analyse, je me suis rendu compte qu'on ne pouvait pas réduire les gens à leur étiquette. Il y a toujours quelque chose d'intéressant dans quelqu'un »

table lumineuse, d'une chaîne hi-fi, d'étagères de livres, de BD et de CD. Façon de rappeler que la musique fut – et reste – pour lui plus qu'un hobby. Preuves, encore vivaces, de sa vie d'avant.

Avant qu'il ne décide, il y a trois ans, de quitter Vélizy et la banlieue parisienne de sa jeunesse – habitations pavillonnaires pour cadres, plutôt que barres HLM – et de s'établir près de Villefranche-sur-Saône (Rhône), où sa femme est vétérinaire. Avant ce Retour à

tif. Période squatt, paradis artificiels et militantisme d'extrême gauche. Avec son groupe, Zobi, formé d'amis de lycée, dans la veine des Bérurier Noir.

« Je regrette un peu cette époque, réfléchit-il, attablé dans un restaurant, devant une assiettée de cuisses de grenouilles dont il s'avère gourmand. Mais la démarche artistique était faussée par la démarche politique. Notre message volait au ras des pâquerettes. Pour moi, continuer, ça aurait été hypo-

Manu Larcenet un auteur de BD prolifique.

A 35 ans tout juste, il aligne 35 albums, cosignés ou signés en solo. Le premier tome de son *Combat ordinaire* est sacré « meilleur album de l'année » au Festival d'Angoulême 2004 et le hisse au rang des stars de la nouvelle BD française, aux côtés de Joann Sfar, David B., Christophe Blain, Emmanuel Guibert et de son ami Lewis Trondheim, avec qui il a créé la série des « Cosmonautes du futur ».

Le deuxième album du *Combat ordinaire*, intitulé *Les Quantités négligeables* (« Le Monde des livres » du 4 juin) inscrit définitivement Manu Larcenet parmi les auteurs de BD qui comptent, ceux dont les ventes dépassent les 50 000 exemplaires. Il touche un

nouveau lectorat – dont de nombreuses femmes – attiré par l'itinéraire de son « héros » Marco, jeune photographe embarrassé de questions et d'émotions. Un double, peut-être. Manu Larcenet n'en reste pas moins fidèle à lui-même, à ses idées, à ses origines (lointainement ouvrières mais revendiquées), à ses interrogations – « après dix ans de travail, j'approche à peine de ce que je veux faire » – et à ses amis, dont Jean-Yves Ferri, scénariste du *Retour à la terre*, « le mec le plus profond de ce métier avec Guy Vidal, mort avant que mes livres, qu'il a défendus chez Dargaud, n'acquiescent lisibilité et succès ».

La renommée ne lui monte pas à la tête. Angoulême excepté, il ne se rend pas aux festivals qui le distinguent. Il leur préfère la compa-

gnie de sa fille, l'envol d'un faucon pèlerin d'une espèce méconnue – il est passionné d'ornithologie –, son projet de CD avec un « copain du coin », Bach joué par Glenn Gould, que cet amateur de « gros sons » vient de découvrir. « Longtemps, je me suis refusé des plaisirs et je me découvre bon vivant ! », s'amuse-t-il.

Il lit peu de BD mais avoue une admiration éperdue pour Sempé, un enthousiasme ancien pour Blutch et une passion récente pour Taniguchi. « J'aimerais pouvoir comme lui explorer et dessiner le vent et le silence, après la frénésie », confie l'ex-banlieusard qui a fait la paix avec son côté « ours » et assume désormais « une solitude sereine, après l'avoir eue coupable ».

Yves-Marie Labé

TRAITS ET BULLES

■ L'ORME DU CAUCASE, de Jirô Taniguchi, d'après Ryuichiro Utsumi

Un arbre sème la zizanie chez les voisins d'un couple à la retraite. Les yeux d'un grand-père convertissent secrètement avec ceux de sa petite-fille, dont la mère vient de divorcer. Un père retrouve en catimini sa fille, devenue célèbre, et qu'il n'a plus vue depuis vingt-trois ans. Une jeune femme découvre la souffrance muette de son frère, trop longtemps tue. Dans la finesse des traits en noir et blanc de Taniguchi, on perçoit le souffle du vent dans les ramures, les grincements d'un cheval de manège rouillé, le bruit de la pluie sur les ruelles pavées de Shinjuku ou la mastication tai-

seuse de deux frères âgés, qui n'ont plus grand-chose à se dire. Ces nouvelles témoignent de la vision délicate avec laquelle Taniguchi aborde la séparation, l'oubli, l'abandon mais aussi la honte ou l'indifférence.

Casterman, « Écritures », 218 p., 12,75 €.

■ GRAND VAMPIRE, LA COMMUNAUTÉ DES MAGICIENS, de Joann Sfar

Dans ce cinquième tome de ses errances, Fernand, vampire dépressif, rencontre Nope, une « rousse à tomber par terre », qui s'évertue à vouloir perdre sa virginité en faisant l'amour avec lui, alors qu'ils sont pourchassés par des chasseurs. On

retrouve l'humour farfelu, jaune, noir et rouge, de Joann Sfar, pimenté de rencontres improbables et illustré par des références à Crumb ou à Kafka, au Golem ou à Maïmonide. Un dessin et des couleurs qui aiment le regard et titillent l'esprit.

Delcourt, 48 p., 9,45 €.

■ LES FORMIDABLES AVENTURES DE LAPINOT : LA VIE COMME ELLE VIENT, de Lewis Trondheim

Comme les autres albums de la collection « Poisson pilote », cette (dernière ?) aventure de Lapinot est dédiée à Guy Vidal, mort en 2002, créateur de la collection et éditeur chez Dargaud. L'homme et l'artis-

ter aurait certainement beaucoup ri et sans doute eu « un peu d'eau dans les yeux » en se plongeant dans les digressions et les tribulations de Nadia, Lapinot, Titi, Richard ou Marion. Une fable contemporaine, désespérée et drôle, où les ruptures du cœur alternent avec celles du récit.

Dargaud, 48 p., 9,45 €.

■ FLUIDE GLACIAL OR SÉRIE, collectif

Ce pavé de BD contient plusieurs récits qui firent les belles heures de *Fluide glacial*. Les nostalgiques de la première époque du magazine de Marcel Gotlieb retrouveront certaines de ses planches et celles d'autres stars de *Fluide* (Lob, Edika, Lelong, Maës-

ter, Goossens, Tronchet, Binet...), agrémentées d'*Idées noires* de Franquin. Les plus jeunes découvriront un prodigieux laboratoire graphique et scénaristique et cet humour « hénaurme » qui ne s'interdit rien.

Audie, 298 p., 14,95 €.

■ LES CHERCHEURS DE TRÉSOR : LA VILLE FROIDE, de David B.

Bagdad, en 808. Un prophète voilé vole des ombres, caché par un ange de la mort nommé Azrael. Sa proie, c'est Nasir, le bébé de Diya, favorite du calife mais amante du bourreau. Un conte merveilleusement cruel. Et le dessin magistral de David B.

Dargaud, 48 p., 9,45 €.

Dickie

par Pieter De Poortere Né en 1976, Pieter De Poortere vit à Gand, en Belgique. Il a publié deux albums des aventures de son personnage, Dickie (Editions Bries).

